

In memoriam

Raymond Henry

Au terme d'une longue maladie, l'historien du cyclotourisme et de la FFCT nous a quittés, le 21 juin. Son ami Jacques Seray relève toutes les richesses dont il fut le porteur et le diffuseur.

La disparition de Raymond Henry affecte le monde cyclo. Car il en était une figure marquante. Sans doute la plus importante depuis Vélocio, dont il était, du reste, le biographe. Provençal comme lui, il partageait ses valeurs, en fait quelque chose de métaphysique qui venait du fond de l'âme autant que du bout des pédales. Cycliste de qualité, diagonaliste accompli, il était aussi collectionneur de cycles de randonnée. Dans ses réserves, se tenaient les plus beaux spécimens de Herse, Singer, Narcisse, Reyhand, Daudon, et d'autres, tous de ce rare domaine. Et qui ont marqué une longue époque, de l'avant-guerre jusqu'aux années 1980. Lui-même roulait sur un Routens équipé en 650, reflet de son goût pour la belle machine. Selon lui, la sienne rendait bien, apte aux longues pédalées pour ce qu'il souhaitait d'autonomie. Car, sauf erreur de ma part, il n'était pas cyclo campeur. Il aimait principalement rouler et de préférence dans les décors les moins fréquentés, les plus sauvages, mais toujours routiers. Sa région s'y prêtait, il habitait à quelques lieues du Mont Ventoux, à Entraigues dans une voie qui dit tout : chemin de Provence. Cet instituteur — on l'est une fois pour toute ! —, bien qu'il fût porté au rêve, était un esprit pratique, un bricoleur hors pair, un bâtisseur même. Je ne me souviens pas s'il avait élevé sa maison pierre par pierre mais toujours est-il qu'il l'avait « boisée » à son goût car il n'était pas un pâle menuisier. Il avait une affinité naturelle avec la matière à enjoliver. Aussi, son dernier grand œuvre, avant que la grande faucheuse ne s'empare de lui, était de restaurer une bâtisse de son village qu'il venait d'acquérir pour y loger sa collection de cycles. Elle datait, semble-t-il, du XVII^e siècle, ornée d'un fronton aux marques classiques. Mais — pour le moins — sa charpente laissait à désirer. Et il ne souhaitait pas se poser la question de savoir si la refaire était au-dessus de ses forces. Ainsi en avait-il décidé ! C'était pour lui un « challenge ». Au grand dam de Rachel, son épouse. À laquelle vont mes pensées.

Sans doute déjà suis-je parti dans un récit du type « Raymond Henry tel que je l'ai connu ». Car, avant nos routes, nos plumes se sont croisées de longue date. Sans que nous sachions alors qui était qui et qui était le plus âgé de nous deux. Déjà dans *Le Cycliste*, la revue fondée par Vélocio et alors magistralement maintenue par André Rabault ! J'y étais abonné et lui aussi, comme il se doit. Début 1960, j'y avais publié un juvénile article sur le Tour d'Italie cyclo auquel j'avais participé l'été précédent, pour mes vingt ans. Une dizaine d'années plus tard, son nom revenait régulièrement dans *Le Cycliste*, représentatif d'un mouvement cyclo provincial alors limité à quelques mordus. Une forme de sagesse s'élevait de ses lignes. Sans doute l'expression d'un ancien. D'un vénérable ! En fait, c'était mon cadet de cinq ans !

Aussi, bien plus tard, lorsqu'à l'initiative d'Henri Bosc fut fondée à la FFCT une commission culturelle et que l'on souhaitât m'y voir — honneur dont je ne me suis jamais départi —, je fus heureux d'y retrouver Raymond Henry mais aussi Roland Sauvaget — alors historien attiré de la Fédé —, Keizo Kobayashi — historien du vélocipède — et quelques beaux esprits. Nos débats étaient informels et généralement sans ordre du jour. Dans une réunion rarement plus qu'annuelle ! Le plaisir absolu, dans les locaux fédéraux alors situés dans le charmant et vieux quartier de la Butte aux Cailles ! Roland Sauvaget, professeur et qui ne faisait guère défaut aux rencontres de Pâques en Provence, nous impressionnait tous par sa stature. N'avait-il pas connu les premières heures de la FFCT, au temps même de Vichy ? Aussi était-il tout désigné pour devenir l'historien fédéral. Sans doute remarquait-on chez lui quelques plages de silence sur certaines circonstances ou quelques ellipses sur certains hommes. Mais il bénéficiait à nos yeux d'une aura, celle du savoir. Lorsqu'il vint à décéder, Raymond Henry prit sa relève. Avec l'attitude de l'historien et non du témoin. En quelques années, sortirent de ses travaux, trois magistraux ouvrages qu'il intitula *Histoire du cyclotourisme*. 1865-1939, 1939-1955, 1956-2016, un séquençement qui n'était pas sans logique. La première partie, on s'en doute, n'était pas le fait de la FFCT. Mais, au-delà des pionniers de la pédalée sans dossard, s'inscrivait déjà la Fédération française des sociétés de cyclotourisme, laquelle anima le mouvement de 1923 à 1939. Dans sa spécificité — le cyclotourisme et lui seul —, elle côtoyait les « généralistes », l'Union vélocipédique de France, et le Touring Club de France. Si la première maintenait sa vocation, course et cyclotourisme, née dès ses origines en 1881, le second, se montrait en déclin au seul plan du tourisme à vélo, car il se voyait, année par année, grignoté

par le monde de l'automobile. Pour autant y avait-il alors encore plus de cyclotouristes à l'UVF qu'à la FFSC ? Raymond Henry n'y répondit pas vraiment, voyant chez les adhérents de la première un genre mal défini. La philosophie cyclo était à la FFSC, voilà tout ! Bref, une somme que ces trois tomes ! Leur mérite fut aussi d'éclairer la période obscure de la guerre et même de la libération. Henry eut le temps de mener cette histoire à bien. Voilà son œuvre ! À nulle autre pareille !

Si le courage ne manqua jamais à Raymond, il s'appuyait sur l'aide d'une méthodologie que lui et moi partagions : la collection de revues et de documents de tous ordres, dont les courriers. Avec l'antienne que l'information passe pour beaucoup par la disposition, à portée de main, d'une matière utile, porteuse d'insoupçonnées ouvertures. Ainsi, durant des années, dans le vaste grenier qu'il avait lui-même aménagé dans les superstructures de sa maison, s'appliqua-t-il, à l'aide de son ordinateur — un moderne, Raymond ! — à coucher cette histoire du mouvement physique et philosophique qui nous est cher.

Cet humaniste — son comportement dans l'intimité en atteste : ses idées claires et saines sur la société, son affabilité spontanée, son incomparable modestie —, vint un jour à rencontrer Vélocio d'un peu plus près qu'il ne l'envisageait. Un jour, peu après que Nadine Besse, fraîchement nommée à Saint-Étienne à la tête du Musée d'art et d'industrie, avait décidé de consulter trois membres de la Commission culturelle de la FFCT, Raymond Henry, Keizo Kobayashi et le signataire, le premier nommé fit fort. Dans un « tas de ferraille » de la cave du musée, il identifia des machines de Vélocio. Les plus caractéristiques : avec leurs archaïques — mais novateurs pour ce temps — changements de vitesse ! L'entourage du Stéphanois d'adoption Vélocio, les y avait laissées, peu après son décès au début des années 1930. Et depuis, elles y dormaient. Raymond Henry les réveilla. Pour notre plus grande joie et celle de l'histoire de la machine vélo.

En 2010, naquit, à l'initiative des dirigeants de la Bibliothèque Germaine Tillon, par ailleurs Bibliothèque du tourisme et des voyages (1), l'idée d'une exposition *Voyages à vélo*. On voulut bien me demander de participer à son commissariat. L'objectif matériel de l'expo était de se nourrir de toute la matière iconographique disponible à Paris : livres, revues, gravures, photos et... tableaux. C'est ainsi que durant toute une année nous fréquentâmes de hauts lieux de la conservation parisienne dont... la Bibliothèque nationale et le Musée Carnavalet. Mais, rapidement, il m'apparut que cet ensemble semblerait comme en lévitation s'il ne s'appuyait pas sur des vélos. Pour les

machines des premiers âges, on s'adressa à Compiègne, au Musée de la voiture qui en possède de nombreux, offerts en partie par le TCF. Existents par ailleurs, ce qui, au demeurant, est plus rare car non courtisé par la muséographie institutionnelle, des vélos spécifiquement dédiés au tourisme. Or, Raymond Henry les collectionnait et se montrait disposé à en prêter. Je proposais son nom. Il fut accepté. Je le revoie ainsi, monté de Provence — 700 km au compteur ! — avec son « fourgon », débarquant et installant chacune de ses randonneuses, en vérité cœur du propos. Dominique Lamouller, alors président de la FFCT, qui apporta son timbre et vint à l'expo, apprécia particulièrement celle-ci.

Arriva 2015 et le temps de la Conférence internationale de l'histoire du cycle (ICHC), en sa vingt-sixième édition. Cette fois, c'était au tour de la France de l'organiser, sous le timbre de la FFCT. Et Entraigues-sur-la-Sorgue en fut l'épicentre. Comme l'expression des conférenciers était multilingue, Raymond Henry fut le maître-d'œuvre de cette Tour de Babel. Les exposés — partagés entre l'anglais et le français — se virent entrecoupés de visites dans des musées cyclistes et en ville, à la proche Avignon, sur les traces des frères Olivier. René et Aimé avaient, en 1865, autour de leurs vingt ans, rallié Paris à Avignon sur des vélocipèdes — pédales sur la roue avant — dont ils étaient les initiateurs. Premiers cyclotouristes ! Chaque matin, dans la salle des conférences, alors que les traducteurs s'affûtaient, Raymond Henry exposait de nouveaux vélos haute couture destinés à la randonnée. La dynamique de cette cession se prolongea d'un dîner « aux chandelles » dans le parc du musée cycliste de Domazan, cher à son partenaire Claude Reynaud. Au bilan général, une réussite, distillée sous le soleil du Comtat et qui dut beaucoup à Rachel, l'épouse de Raymond.

Voilà. Si Raymond Henry a rejoint au paradis des cyclos le vénérable Vélocio, il ne manque pas d'y retrouver son propre père — non cyclo, lui — un pur Lorrain que les méandres de la vie avaient entraîné en Provence.

Jacques Seray

1. Héritière de la collection de livres et revues cycliste du Touring Club de France, montée en 1900.